

**NOS
CŒURS
EN
SI MAJEUR**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Nos cœurs en si majeur / Delphine D. Eden

Nom : Eden, Delphine D., 1987- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250037424 | ISBN 9782898044717 (vol. 1)

Classification : LCC PQ2705.D46 N67 2025 | CDD 843/.92-dc23

Titre original : Nos cœurs en si majeur, tome 1

© Éditions de l'Opportun, 2022

en partenariat avec 2 Seas Literary Agency

© Les éditions JCL, 2025 (pour la présente édition)

Couverture :

Kelly Van Winden / Freepik / Illustration partiellement
créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

DELPHINE D. EDEN

**NOS
CŒURS
EN
SI MAJEUR**

TOME 1

LES ÉDITIONS JCL 

NOTE DE L'AUTEURE

La musique m'a beaucoup inspirée durant l'écriture de ce roman. Pour une expérience immersive, vous trouverez des morceaux que je vous conseille d'écouter au fil de votre lecture. Le titre et l'interprète de ceux-ci sont identifiés au début de certains chapitres.

1

♪ *Under The Water* – Aurora ♪

Un tabouret est installé au centre de la modeste scène qui surplombe la salle. Aux tables éparpillées ici et là, c'est une clientèle plutôt jeune qui se presse. La soirée est déjà bien entamée comme le montrent les cadavres de bouteilles qui emplissent en continu les plateaux des serveurs. De ce fait, personne ne semble avoir remarqué la chanteuse qui monte sur scène.

À la profonde inspiration qu'elle prend avant de s'installer, je devine que la guitare dans ses mains pèse lourd. Elle ajuste le micro sur pied, attache ses longs cheveux noirs puis essuie ses paumes sur son jean.

Je l'observe avec une pointe de jalousie. Il y a longtemps, une éternité presque, j'ai connu moi aussi le frisson de la scène, l'adrénaline qui surgit dans les veines avant d'affronter les regards d'une foule d'inconnus et le cœur qui tambourine après les acclamations du public.

Les discussions et les rires vont bon train jusqu'à ce que l'on tamise les lumières. Les clients se taisent. Une note résonne alors, celle d'une corde pincée avec douceur qui s'élève au plus haut avant de mourir. Elle est suivie d'une cascade d'autres vibrations qui se complètent avec harmonie. La musicienne n'a pas besoin de réfléchir pour guider ses doigts, ils ont certainement répété cette

mélodie de très nombreuses fois. Lorsque sa bouche s'entrouvre, une note cristalline se mêle à la musique. Elle ferme les yeux un instant. Elle crée sa bulle.

Under the water we can't breathe, we can't breathe

Sous l'eau nous ne pouvons pas respirer, nous ne pouvons pas respirer

Under the water we die

Sous l'eau, nous mourons

Under the water there is no one watching

Sous l'eau, il n'y a personne qui regarde

Under the water, we are alone

Sous l'eau, nous sommes seuls

La chanteuse rouvre les yeux sur un public qui semble apprécier ce qu'il entend si l'on se fie aux sourires sur les visages. Je me demande si j'ai été un jour comme cette jeune femme : à ma place sur scène, accompagnée de mon instrument. Ce même instrument que je n'ai plus touché depuis des années et qui est à présent rangé au fond de mon placard avec de vieux souvenirs que je souhaite oublier.

Hearts will dream again

Les cœurs rêveront à nouveau

Lungs will breathe in

Les poumons respireront

Wash away the sins

Effaceront les péchés

It's where it begins

C'est ici que ça commence

Une fois la chanson terminée, la guitariste paraît épuisée, comme si elle avait laissé une part d'elle-même dans sa performance. Mais la salve d'applaudissements qui l'accueille lui donne l'énergie de poursuivre.

Les lumières sont ravivées doucement pour que les conversations puissent reprendre tandis que la jeune femme enchaîne avec d'autres reprises. Le moment de grâce est passé.

— As-tu encore besoin de moi ?

Je dépose sur le comptoir en chêne un plateau poisseux contenant des chopes de bière vides dont les traces de mousse sèches m'arrachent une grimace de dégoût. Je ne m'habituerai jamais à ce job.

Les derniers clients ont quitté le bar et Clara, ma patronne, une petite blonde d'un mètre cinquante, s'affaire à nettoyer les tireuses à bière.

— Si c'est demandé avec autant d'enthousiasme ! raille-t-elle. Ça va aller, on va se débrouiller avec André.

Elle me désigne du menton notre collègue à l'allure d'adolescent dégingandé. Il passe un coup de balai dans un coin de la salle tout en regardant le clip musical diffusé sur l'écran géant qui sert habituellement à retransmettre les matchs de sport. Le jeune homme n'est pas l'atout le plus efficace de l'équipe, mais comme je ne le suis pas non plus, j'évite tout commentaire désobligeant.

— Super.

— Le concert était chouette, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Si un jour, tu as envie de monter sur scène, tu n'as qu'un mot à dire.

Régulièrement, Clara renouvelle cette proposition. Lorsque j'ai commencé à travailler au *Highlander*, elle savait que je donnais également des cours de piano en parallèle. Mais à partir du jour où elle a trouvé sur Internet une vidéo de moi jouant du violon sur une scène berlinoise, son enthousiasme s'est accentué.

— Je pense que la musique classique risque de faire tache ici.

— Arrête! Je sais que tu as déjà joué des morceaux plus modernes.

Internet ou la malle à souvenirs impossible à refermer...

— Un jour, peut-être.

Un recoin de la bouche de Clara se tord de déception mais son visage ne reste jamais grave bien longtemps. Et elle n'est pas du genre à renoncer facilement. Bientôt, elle me questionne avec une moue amusée :

— Aurais-tu peur d'être meilleure serveuse que musicienne ?

— Impossible ! gronde une voix depuis la réserve. D'ailleurs je vais finir par retenir les verres cassés de ta paie !

Cette intervention, nous la devons à Gabriel, mon autre patron, le frère jumeau de Clara. Je lève les yeux au ciel. Cela fait un an environ que je travaille dans ce bar, et tout aussi longtemps qu'il brandit régulièrement cette menace. Il est aussi bourru et taiseux que sa sœur est solaire et extravertie. Si ce n'était leur ressemblance physique, personne ne croirait qu'ils sont issus de la même famille tant leurs caractères sont différents.

— On ne t'a pas sonné ! lui crie sa sœur avant de reporter son attention sur moi. Promets-moi d'y penser en tout cas. Ça me ferait plaisir de t'entendre.

Elle joint les mains et dégaine une bouille enfantine suppliante. Peu lui importe d'avoir trente ans et non quatre. Elle ne se soucie jamais du regard des autres. Difficile d'ailleurs de deviner que derrière cette tête d'ange, avec son carré ondulé et ses grandes billes bleues, se cache une boule d'énergie qui mène d'une main de fer son business et sa vie.

— Je vais y penser.

Je ponctue ma phrase d'un sourire forcé qui ne lui plaît pas. Elle m'assène un coup de torchon dont la familiarité me surprend. Nous ne sommes pas copines. Nous nous sommes vues quelques fois en dehors du travail mais de là à parler d'amitié... Ma nature solitaire est toujours revenue au galop. J'érige des barrières autour de moi. Je le fais instinctivement, c'est comme ça.

— Ce n'est pas comme ça que tu vas me convaincre, grommelé-je.

— Tu crois ?

Clara fait mine de me remettre un coup mais un grognement l'interrompt.

— Lorsque vous aurez fini de vous chamailler, j'aurais bien besoin d'aide derrière !

La tête bouclée de Gabriel, coiffée d'une casquette, apparaît dans l'embrasure de la porte qui mène à l'arrière du bar.

— Clara, laisse Calista partir, reprend-il. Tu es sa patronne, pas son agent, ni sa groupie. Elle jouera où elle veut et si elle le veut.

La jeune femme, qui lui tourne le dos, joue au mime en prenant un air condescendant censé parodier celui de son frère. Elle parvient à m'arracher un sourire.

— Tu m'imites très mal, ajoute-t-il, alors inutile de te donner cette peine !

Sur ces paroles, sa tête disparaît dans la réserve.

— Il a des yeux partout, marmonne-t-elle en croisant les bras.

— Et des oreilles aussi ! l'informe-t-il depuis son antre.

Clara se fige de surprise, avant de jeter son torchon à terre en rigolant. Puis elle ouvre un tiroir derrière le comptoir et me tend le smartphone que j'y ai rangé le temps de la soirée. Elle retire sa main avant que je m'en empare.

— Promets-moi d'y réfléchir !

J'acquiesce, mais nous savons toutes les deux que je n'en ferai qu'à ma tête.

Convaincue que l'insomnie me guette, je décide de ne pas rentrer chez moi immédiatement. Mon prochain rendez-vous avec Nox ne quitte plus mon esprit. J'ai peur et hâte à la fois de connaître ses découvertes. La soirée m'a offert un instant de sérénité qui, malheureusement, s'est vite dissipé. Je préfère donc aller me dégourdir les jambes près du lac situé à quelques pas du bar pour mettre de l'ordre dans mes pensées. Il suffit de traverser le parking du *Highlander* et d'emprunter un petit chemin de terre sur une centaine de mètres pour y accéder.

Je dépasse la plage qui fait le plaisir des promeneurs en été et me dirige vers un ponton en bois qui fait une percée vers le centre de l'étendue d'eau. Les lattes qui ont connu de meilleurs jours sont un peu glissantes en raison de l'orage de la nuit dernière mais au moins, grâce à de petites lanternes solaires placées à proximité, le tout est bien éclairé.

La nuit est de toute façon plutôt claire. La lune bien ronde qui se reflète à la surface du lac illumine les alentours. Le cadre est romantique, il n'est pas rare de voir des couples se promener ici. Mais à cette heure très tardive, ils ont tous déjà déserté les lieux.

Dans ma robe bordeaux et mes collants opaques, je frissonne un peu. Je songe qu'il faudra bientôt ressortir mon manteau tandis que j'enfonce les mains dans les poches de ma veste en cuir. Mes doigts rencontrent un bout de papier cartonné familier. Je sors la photo au format Polaroid qui traîne là depuis une éternité pour la contempler. J'essaie de me convaincre qu'en rentrant à la maison, je la rangerai loin de ma vue.

Mais la météo en décide autrement. Le cliché glisse de mes doigts, emporté par un brusque coup de vent, et tombe dans l'eau. Sans réfléchir, je m'accroupis sur le ponton et tends le bras vers la surface du lac pour le récupérer. Il n'est pas si loin et n'a pas encore coulé. Je m'étire au maximum. Trop.

En une fraction de seconde, je suis submergée par les eaux glacées.

Cernée par les ténèbres, je tente de me raccrocher à n'importe quoi, pourvu que je sorte de ce vide oppressant. Seulement, je n'ai jamais appris à nager et mes vêtements alourdis entravent mes mouvements. J'ai la sensation d'être tirée vers le fond par des lianes invisibles. Plus mes bras se tendent au-dessus de ma tête et plus mon corps semble glisser vers les abysses. J'ai mal à la tête, j'ai peur et l'oxygène me manque. Les étoiles que j'admirais auparavant dansent à présent autour de moi. Elles sont si proches, soudain si accessibles.

L'espace d'une seconde, j'ai envie de me laisser emporter. Si c'était mon destin ? Si la douleur que je porte depuis si longtemps était censée prendre fin ici ? Je ne manquerais à personne.

Alors que je cesse le combat, mes pieds touchent le fond. Ce contact inattendu me fait sortir de ma torpeur. Guidée par un instinct primaire, j'utilise les dernières forces qu'il me reste et me sers du sol comme tremplin pour bondir. Si ma tête ne parvient pas à atteindre la surface, je sens tout de même l'air s'infiltrer entre

mes phalanges et descendre sur mon poignet. J'y suis presque, il suffirait d'un effort supplémentaire, d'un rien. Mais je suis épuisée. Impuissante, je me sens aspirée à nouveau. Seul le bout de mes doigts n'est pas encore englouti. Au moins, je vais être libérée. C'est ce que je me dis avant que des mains saisissent ma taille et me hissent hors de l'obscurité.

J'atterris douloureusement sur la plateforme et roule sur le côté. Je recrache de l'eau et de la bile avant de goûter enfin à la sensation de l'air qui pénètre mes poumons.

— Doucement, me souffle une voix masculine anxieuse, respirez doucement.

Ces mains qui m'ont sauvée se posent à nouveau sur moi pour m'aider à m'asseoir. Je me recroqueville.

— Tenez, mettez ça, vous devez mourir de froid.

Un blouson kaki atterrit sur mes épaules. Son odeur de lessive fraîche envahit aussitôt mes narines.

— Ça va aller ? s'enquiert mon ange gardien. Je vais appeler les secours, si vous voulez.

— Non, non, protesté-je, ne les dérangez pas pour ça.

J'essaie de me relever, mais mes jambes engourdis refusent de coopérer.

— Je vais juste attendre un peu, j'ai la tête qui tourne...

— Ce n'est pas prudent, insiste l'autre. Il faut vous mettre au chaud rapidement.

— Un instant, s'il vous plaît. Je veux juste reprendre mes esprits.

Après une hésitation, mon interlocuteur capitule.

— Je vais rester avec vous alors.

L'homme, dont je ne distingue que la silhouette, s'assoit près de moi. Lui aussi est trempé mais il a eu la présence d'esprit de retirer sa veste avant de me secourir. Veste que je m'approprie à présent. Je devrais me relever tout de suite pour épargner à l'individu de m'attendre. Je devrais le renvoyer d'où il vient, mais je n'en ai pas la force. Après la frayeur que je viens de vivre, je crois qu'une présence humaine me rassure. Imitant ma posture, mon compagnon d'infortune ramène ses longues jambes à sa poitrine et les encercle de ses bras.

Mon regard se perd au loin, sur la surface du lac qui a déjà retrouvé son immobilité, comme si la bête n'avait jamais tenté de m'avaler. Le sang pulse encore à mes tempes, des taches de couleurs jouent devant mes yeux, mais je suis toujours en vie. Je constate avec une pointe de surprise que j'en suis soulagée.

C'est une petite bourrasque glaçante qui me sort de ma léthargie. J'ouvre les paupières, que je ne pensais pas avoir fermées, et prends conscience que ma tête repose sur l'épaule de l'inconnu. Gênée, je me retire maladroitement.

— Pardon !

Je me lève fébrilement. Mon sauveteur, lui, se remet sur ses pieds en un clin d'œil.

— Attendez, je vais vous aider. Appuyez-vous contre moi.

Je m'agrippe au bras qu'il me tend comme à une bouée de sauvetage avant de lever enfin la tête vers lui.

Il semble avoir mon âge, vingt-cinq ou vingt-six ans à tout casser. Grand, très grand, brun, il me dévisage comme si j'allais

m'effondrer d'un moment à l'autre. Sa bouche esquisse un léger sourire qui se veut rassurant mais ses yeux sombres, dont la forme trahit des origines asiatiques, reflètent son tracassé.

— Vous pensez pouvoir marcher ?

Je dois offrir un sacré spectacle avec mes vêtements mouillés et l'odeur d'eau croupie qui commencent à s'en dégager. Je n'ai qu'une envie, me pelotonner sous une couette. Pour ça, je dois avancer. Heureusement, le jeune homme qui se tient à mes côtés semble suffisamment musculeux pour me soutenir.

— Ça va aller, je crois.

Nous remontons le ponton à petits pas. J'essaie d'assimiler ce qui vient de se passer.

— Vous sembliez en mauvaise posture. Vos pieds se sont pris à quelque chose au fond de l'eau ?

— Non. Je... je ne sais pas nager, avoué-je piteusement.

L'homme s'accommode de cette réponse sans émettre de jugement.

— Heureusement que je passais par là, ça aurait pu mal finir. Vous avez eu de la chance.

Ses paroles me rappellent mon impolitesse.

— Oh. Oui, vous avez raison. Je suis confuse. Merci beaucoup pour votre aide. Merci...

— C'est normal. N'importe qui aurait fait la même chose.

Nous arrivons au parking du *Highlander*, presque désert si ce n'est cette vieille Coccinelle rouge tout droit sortie d'une autre époque. Les lumières du bar sont éteintes, preuve que Clara et les autres sont déjà partis.

— Est-ce que vous voulez que je vous dépose quelque part ?

— Ça va aller, je vais rentrer comme je suis arrivée.

D'un signe de tête, je lui indique mon vélo attaché à un lampadaire. Je lui rends sa veste.

— Merci pour tout.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée dans votre état, observe-t-il. Ça ne me dérange pas de vous raccompagner, vraiment.

— C'est bon, je vais me débrouiller.

Sur ces paroles, je me dirige vers mon vélo, la tête haute pour paraître la plus digne possible. J'ai envie de partir vite, mes longs cheveux commencent à frissonner à cause de l'humidité. Bientôt ils ressembleront à ceux de Mafalda, le personnage de bande dessinée. Je devine aussi que mon maquillage a coulé. Pour résumer, je me sens pathétique. Mais je refuse de le montrer.

Au moment où je me penche pour accéder à l'antivol, je suis prise d'un vertige qui me fait trébucher. Le jeune homme se précipite alors vers moi pour me soutenir.

Pour la dignité, on repassera...

— Vous n'êtes pas en état de rentrer seule. Est-ce que vous avez quelqu'un à appeler ?

Sa voix est douce, mais ferme. Il ne me laissera pas partir si facilement. Cela pourrait être inquiétant si ses yeux ne révélaient une sincère inquiétude à mon égard.

Je fouille alors ma poche pour en extraire mon téléphone. Son écran noir m'informe qu'il n'a pas survécu à l'accident.

— Auriez-vous l'amabilité de me raccompagner, s'il vous plaît ? abdiqué-je.

— Bien sûr.

Son bras passé sous le mien, il me guide jusqu'à la Coccinelle.

— C'est votre voiture ?

— Oui, pourquoi ?

— Pour rien, elle a juste l'air... ancienne. Avouez que ce serait dommage d'échapper à la noyade pour périr dans un accident de boîte de conserve.

Le jeune homme hausse un sourcil, s'apprête à parler mais s'abstient finalement. Il contourne la voiture pour s'installer côté conducteur. Voyant que je ne bouge pas d'un pouce, il rebrousse chemin et ouvre ma portière. Il dépose ensuite son blouson sur mes genoux avant de refermer.

— Vous n'allez pas mourir, pas ce soir.

Une fois installé derrière son volant, il se dépêche d'allumer le chauffage.

— Vous pouvez reprendre votre veste, proposé-je, alors que je remarque qu'il ne porte qu'un fin t-shirt noir à manches longues qui lui colle à la peau.

— Vous me la rendrez avant de sortir, pour le moment vous semblez en avoir plus besoin que moi. Où est-ce que je vous dépose ?

— Chez moi, j'habite au...

Je m'interromps le temps de tâter ma poche droite. Je tente ma chance avec celle de gauche. Rien.

— Je crois que j’ai perdu mes clés dans le lac.

Les deux mains plaquées au visage, je souffle de frustration. Cette maudite soirée ne finira jamais.

— Un double ?

— Un double whisky me ferait du bien, oui, mais ce n’est pas vraiment le moment.

— Quoi ?

— Quoi ?

Le visage de l’homme, d’abord perplexe, s’illumine d’un petit sourire espiègle.

— Je parle de vos clés. Vous en possédez un double quelque part ?

— Oh... Oui, effectivement.

Je suis terriblement gênée. Il doit me prendre pour une pochtronne. À ma décharge, je n’ai plus les idées claires.

— Ma patronne en possède un. Vous n’avez qu’à me conduire chez elle. Je vais vous indiquer le chemin.

— C’est parti !

Il démarre le moteur et se met en route. La radio en sourdine diffuse *Horse With The Wings* de Julia Stone.

— Vous aussi vous avez passé la soirée au *Highlander* ? s’enquiert l’inconnu. C’est pour ça que vous étiez dans le coin ?

Il quitte la route du regard une fraction de seconde pour le poser sur moi, tout en repoussant une mèche de cheveux de ses yeux.

— Si on veut. J’y travaille.

— Ah oui ? Ça fait longtemps ?

— Un peu plus d'un an.

C'est tout ce qu'il obtiendra de moi. Je m'enfonce dans le siège. Ma coquille se referme. Je préfère m'en tenir à la politesse minimale.

Sentant sûrement mon malaise, le conducteur n'en demande pas plus et augmente le son de la radio.

À l'exception des quelques directives que je lui donne pour arriver à bon port, nous effectuons le reste du trajet dans un silence confortable. Le jeune homme, concentré sur sa conduite, laisse ses doigts battre la mesure sur le volant et va parfois jusqu'à fredonner quelques paroles tandis que je m'abîme dans la contemplation du paysage qui défile derrière la vitre.

Quand nous arrivons enfin devant l'immeuble où habite Clara, je remercie le chauffeur.

— Est-ce que vous souhaitez que j'attende pour vous ramener chez vous ? offre-t-il.

— Merci, mais ça va aller. Il est très tard et vous devriez rentrer aussi pour vous mettre au sec. Je vous remercie encore pour tout, vous m'avez littéralement sauvé la vie.

— Oh. C'était la routine, plaisante-t-il, rentrez bien.

— Si vous m'indiquez votre adresse, j'enverrai de quoi vous dédommager.

— Quoi ? Non ! Ce n'est pas nécessaire.

Il balaie mon offre d'un geste de la main.

— Eh bien, vous m'avez été d'un grand secours ce soir, c'est le moins que je puisse faire.

— Vous ne me devez rien, vraiment.

Je hoche la tête en signe de reconnaissance avant de quitter l'habitable.

Alors que je sonne chez Clara, j'hésite un instant. Je ne connais même pas le nom de mon ange gardien.

— Oui ?

Dans l'interphone, la voix méfiante de ma patronne interrompt mes réflexions.

— Clara, c'est Calista. J'ai eu une galère.

— Oh ! Monte, je t'ouvre.

Le mécanisme de la porte de l'immeuble retentit. Alors que je m'apprête à entrer, je me retourne vers la Coccinelle qui n'est pas encore partie. Le conducteur me fait un signe du pouce, l'air de demander si tout va bien. Je lui réponds du même geste avant de m'engouffrer dans le bâtiment.

2

♪ *Smells Like Teen Spirit* – Vitamin String Quartet ♪

Septembre 2009

— Calista, aujourd’hui vous avez joué de façon... lumineuse. Ne relâchez pas vos efforts. Il vous faudra pratiquer encore et encore pour atteindre vos objectifs.

Dans la bouche de Mme Bourgeois, cette remarque sonne comme un compliment. Cependant je conserve une mine grave, montrer mon contentement serait mal vu. On peut toujours mieux faire. Si l’on commence à se satisfaire de ses prestations, alors on n’avance plus.

Milo, qui se fiche royalement de cette règle tacite, attend tout de même que notre professeure soit partie pour me donner une tape amicale sur l’épaule.

— Tu as super bien joué! Je suis sûr que Bourgeois n’aura bientôt plus rien à t’apprendre!

Je souris à Milo, tout en rangeant mon violon dans son étui.

— Merci. Toi aussi, tu t’es bien débrouillé.

— À ce rythme-là, on va tous les deux intégrer un grand orchestre à la fin de nos études.

— Je nous le souhaite.

Voyant que mon ami m'attend à la porte, je me dépêche de remballer mes dernières affaires. Il est dix-sept heures, je suis exténuée mais ma journée n'est pas finie. Habituellement, je répète deux heures de plus après être rentrée chez moi. Beaucoup d'enfants de mon âge verraient cela comme un sacrifice. À treize ans, on préfère traîner avec les copains après les cours ou jouer à des jeux vidéo. Ce n'est pas mon cas. La musique est toute ma vie et pour qu'elle le reste, pour qu'un jour je puisse me produire dans les plus belles salles du monde, je dois m'en donner les moyens.

— Je dois rejoindre mon frère au parc avec des amis à lui, ça te dit de venir ? me demande Milo alors que nous arrivons sur le parking où une voiture m'attend.

— Il faut que je travaille. Tu as entendu ce que la prof a dit.

— Mais tu dis toujours la même chose ! Si, pour une fois, tu ne t'entraînes pas après les cours, ça ne va pas te tuer.

Je n'ai pas du tout envie de sortir, en revanche je souhaite faire plaisir à Milo. C'est ce qui me fait hésiter. Il est le seul ami que j'ai. Les autres élèves ne m'apprécient pas. Ma mère dit que c'est parce qu'ils me jalouent, moi je pense qu'ils me croient privilégiée à cause des dons que ma famille fait régulièrement à l'école de musique. Milo, lui, se moque de tout ça. Il vit comme il joue du violon : avec passion et sans se prendre la tête.

— Allez ! insiste mon ami, tu n'es même pas obligée de rester très longtemps. On boit un coca et on s'en va.

Difficile de lui dire non quand il prend cet air de chien battu. Avec ses grands yeux bleu clair, presque transparents, et ses taches de rousseur, il est si mignon que personne ne lui résiste. Et il en profite.

Je tape au carreau de la Mercedes côté conducteur et le visage surpris d'Alfred, mon chauffeur, apparaît.

— Vous avez oublié quelque chose, mademoiselle ?

— Non. C'est juste que mon ami aimerait qu'on passe un peu de temps ensemble. Vous pensez que vous pourriez revenir me chercher d'ici une heure ?

— Deux, me souffle Milo avec un grand sourire.

— Je ne sais pas. Vos parents...

— S'il vous plaît ?

— Je vais voir ce que je peux faire.

Alfred ferme la vitre un instant, pour passer un coup de fil. S'il joint mon père, je pourrai sortir avec Milo, alors que s'il appelle ma mère...

— Je reviens vous chercher ici même dans une heure et demie, m'annonce le chauffeur après un court suspense.

Milo ne perd pas une minute, il attrape mon bras pour me traîner avec lui à l'épicerie du coin avant de me guider jusqu'au parc.

J'y mets très rarement les pieds mais je ne suis pas surprise de voir autant d'adolescents assis sur les pelouses, en train de discuter et d'écouter de la musique.

Après quelques minutes de marche dont nous profitons pour boire nos sodas, nous arrivons à l'espace réservé au skate. Là, le béton a remplacé l'herbe et la musique est étouffée par le bruit des roulettes et des corps qui chutent. Milo avise une table entourée de bancs où deux garçons sont installés. Ils doivent avoir deux ou trois ans de plus que nous et ne cessent de faire des «oh» et des «ah» en observant des skateurs enchaîner les figures dans un genre de bassin en dur parsemé d'obstacles divers.

— Calista, je te présente Luca, mon frère et Issa, son meilleur pote.

Je salue d'un signe de tête le blondinet à la queue-de-cheval qui ressemble à mon ami et le grand Noir tout maigrichon qui l'accompagne.

Évidemment, je ne suis pas à l'aise et je regrette d'être là. Avec ma jupe plissée et mon pull en cachemire, je détonne parmi eux. Je n'ai rien à dire à ces garçons que je ne connais pas. Même si Milo tente de m'intégrer à leurs conversations, des sujets tels que le sport et le hip-hop ne me donnent pas l'occasion de participer.

— Waouh, vous avez vu ? Le gars a réussi un *kick flip* !

Je ne sais ni de quoi ni de qui ils parlent jusqu'à ce qu'ils se lèvent pour féliciter par des bourrades dans le dos un garçon qui avance dans notre direction. Il a dû faire quelque chose d'extraordinaire pour afficher ce sourire fier et ce regard orgueilleux.

Alors qu'il s'installe en face de moi, le skateur, un brun aux cheveux un peu trop longs et aux prunelles bleu foncé, interroge ses copains d'un ton bourru.

— C'est qui ceux-là ?

— C'est mon petit frère Milo. Tu ne te souviens pas de lui ? Tu l'as déjà vu pourtant ! Et sa copine, c'est... euh...

— Calista, rappelé-je.

— Oui, voilà, Calista.

Le garçon m'observe éhontément en fronçant les sourcils. Son manque de manières m'énervé immédiatement.

— Quoi ?

J'aurais pu ajouter « Tu veux ma photo ? » mais je n'ai pas ce cran-là et j'ai été bien élevée. Cependant ma brusque réaction semble le déstabiliser. Suffisamment pour qu'il cesse de me fixer en tout cas.

Il désigne alors du menton les étuis posés près de nous.

— Vous trimballez quoi ?

— Ce sont nos instruments de musique, intervient Milo.

— Mec, je t'ai déjà dit que mon frère va dans une école de musique ! C'est l'artiste de la famille. Il joue du Tchakoski. Vas-y, Milo, montre-lui.

Dans les yeux de Luca, je lis toute la fierté qu'il éprouve pour son cadet. Cela a de quoi surprendre, venant d'un type portant un baggy et un t-shirt de The Offspring.

— C'est Tchaï-kov-ski, corrige mon ami. Et je ne crois pas que le moment soit bien choisi.

— Allez, vas-y !

— Ouais, on veut t'entendre ! insiste Issa avec un sourire sincère.

Milo cherche du soutien de mon côté mais ne l'obtient pas. J'ai envie qu'il joue et montre son talent pour clouer le bec au skateur devant moi.

— Dans ce cas, Calista, tu m'accompagnes !

— Si tu veux...

Nous sortons nos violons et nous mettons d'accord pour jouer *Le Lac des cygnes*, une mélodie suffisamment connue pour captiver un public de profanes.

Les trois adolescents nous dévisagent. Deux d'entre eux avec des yeux tout ronds, l'autre avec un visage impassible. L'avantage c'est que, lorsque mon violon est entre mes doigts, je ne pense à rien d'autre. Ou presque.

Je fixe l'impoli comme il l'a fait avec moi. Mes mains se meuvent avec facilité sur mon instrument et je sais qu'il en sort une mélodie parfaite. Moi aussi, je peux me montrer fière et orgueilleuse.

Quand nous avons fini, Luca et Issa se mettent à siffler et applaudir. D'autres jeunes qui s'étaient arrêtés pour nous observer les imitent.

— Alors ? Tu ne trouves pas que mon frère est un petit génie ? s'écrie Luca à l'intention de son ami.

Ce dernier hausse les épaules.

— Ouais, ils jouent bien mais bon... Le violon c'est chiant, c'est pour les vieux.

Milo grimace et, voyant mon air tout aussi contrarié que le sien, se penche vers moi pour me murmurer à l'oreille :

— Fais pas attention à Adam, c'est un sale con.

« C'est un sale con », voici la raison pour laquelle je souhaite fermer le clapet de ce type.

L'adrénaline et la colère inondent mes veines et c'est comme si quelqu'un d'autre prenait possession de mon corps. Je monte sur la table, faisant fi des regards interloqués autour de moi.

J'ai joué ce morceau une ou deux fois pour m'amuser, il suffit que je me souvienne des premières notes pour que les autres suivent.

Les mâchoires se décrochent alors que *Smells Like Teen Spirit* s'échappe de mon violon. Il a le pouvoir d'intensifier n'importe quelle mélodie, d'accentuer les passages les plus graves, de prendre aux tripes.

Quand l'admiration remplace l'arrogance dans un certain regard marine, ma mission est accomplie.